

ALEXANDRE KANTOROW
Pianiste

Alexandre Kantorow, 28 ans, né de parents violonistes, débute le piano à 5 ans. Il se produit pour la première fois en tant que concertiste aux Folles Journées de Nantes à l'âge de 16 ans. En 2019, à 22 ans, il est le premier Français à remporter le Grand prix du Concours international Tchaïkovski qui se déroule tous les quatre ans. Il est le directeur artistique du festival Angers Pianopolis.

“La musique classique est sans limite”

“À Pianopolis, je vois instantanément le pouvoir de la musique sur le public.”

I En tant que directeur artistique du festival, comment définiriez-vous Angers Pianopolis ?

Le piano est un instrument qui permet de jouer tous les styles de musique. À côté de ça, la musique classique inspire ce respect sacré qui nous comprime un peu. Alors que dans les enregistrements

de concerts du XIX^e siècle, les pianistes improvisaient entre les morceaux. Pianopolis incarne cet espace de créativité où le piano est utilisé sous des angles inattendus, pas forcément dans le classique, notamment avec des ponts vers d'autres disciplines. Bien

sûr, le programme comporte aussi des récitals standards. Mais chacun peut trouver un concert dont il se sent proche, pour ouvrir sa curiosité.

I Quels sont vos meilleurs souvenirs du festival ?

Ce festival est une forme de médecine pour moi. J'ai l'habitude de beaucoup voyager et de jouer seul. Ici, je savoure ce plaisir simple d'être entouré, de voir la force du groupe prendre le dessus sur l'individualité. C'est sublime ! J'ai vécu des moments très drôles avec Lucas Debargue. Il nous avait écrit un “deux pianos”, un medley improbable avec les deux morceaux qui nous ont rendus célèbres. Une autre fois, je me suis retrouvé dans un traquenard à six mains sur un piano, avec Paul Lay et Jean-Baptiste Doulcet. Eux improvisent très bien, alors que moi, pas du tout. Ils me criaient les changements d'accords pendant qu'on jouait !

C'est aussi un moment où je vois instantanément le pouvoir de la musique sur le public. En concert, les pianistes sont très éloignés de l'audience. Il y a des rencontres et des dédicaces, mais rarement des temps comme ceux qu'on vit au village du festival. Les gens passent l'après-midi près des foodtrucks. Il y a un piano en libre-service. Les élèves du conservatoire viennent avec des partitions, vous demandent de jouer quelque chose puis veulent vous montrer ce qu'ils savent faire. C'est très vivant.

I Un conseil avant d'aller pour la première fois à un concert de musique classique ?

Le conseil que je donne à tous mes amis non musiciens, c'est d'écouter les œuvres avant. Si l'on n'a pas été emmené très jeunes aux concerts classiques, certains codes mettent du temps à s'acquérir. “Est-ce que le morceau est fini, ou c'est la fin d'un mouvement ? Est-ce qu'il faut applaudir ?” Cela empêche de se laisser aller à écouter simplement la musique. Pourtant la musique – comme la peinture – fait partie de ces arts qui ont un pouvoir immédiat sur les émotions, contrairement au cinéma ou au théâtre qui doivent créer un monde pour raconter une histoire. Écouter une pièce classique, c'est comme être confronté à un texte ancien : on n'a pas le même langage donc on pense qu'elle raconte quelque chose de très différent de nous. L'universalité vient nous toucher, si on parvient à briser cette petite couche qui nous fait croire que c'est compliqué.

I Que représente le classique pour vous ?

Je baigne dans ce langage depuis tellement petit. C'est le genre qui me parle le plus. Le plus fou avec la musique classique ? Elle est extrêmement variée : certaines œuvres sont complexes et d'autres très populaires. Elle représente un spectre d'émotions immense, et donc une manière magique de pouvoir m'exprimer. C'est ce monde imaginaire qui m'accompagne et dans lequel je ne m'ennuie jamais, parce qu'il n'y a ni fin, ni limite. ■